

Séjours de quelques pages pour une petite esthétique de la sédentarité

Jean-Claude Brochu

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (2001). Séjours de quelques pages pour une petite esthétique de la sédentarité. *Moebius*, (90), 105–110.

JEAN-CLAUDE BROCHU

*Séjours de quelques pages
pour une petite esthétique de la sédentarité*

— Tu es à pied aujourd'hui?
— Oui, à pied, parce que je vais loin.
Il ne sembla pas le moins du monde
étonné par cette logique.

Gabrielle Roy, *Le vieillard et l'enfant*

Les vrais voyageurs — c'est admis — ne voyagent pas. Ou si peu. Ils rêvent et parfois ils écrivent, en tout et pour tout voyage. Sans savoir conduire l'automobile et sans avoir jamais pris l'avion, s'il me fallait m'astreindre au régime le plus naturel du verbe voyager, qui demeure néanmoins pour moi un verbe absolu, j'écrirais que je voyage *en* papier, feuilles au vent et feuillets sous sulfures offrant les moyens de mes principaux transports. En compagnon qui aurait le bon goût de ne pas écrire, je suivrais peut-être Flaubert, à pied, «par les champs et par les grèves», mais sur mon continent et dans la contemplation de «l'herbe des talus». Le vent levé par mon unique pas me roulerait ailleurs. Je recevrais donc le monde, de temps en temps, comme une invitation à la marche (des pieds ou des doigts). Les pastilles, les amibes de mes vases de verre italien me sont autant d'îles de Murano et de Burano face à Venise où mon pied imaginaire bute contre un célèbre et proustien pavé inégal, juxtaposé dans ma pauvre tête à ceux de notre Jardin botanique. Ainsi va ma vie de voyageur.

1. Paysages de passage

Tout est dans la nature environnante: le verre martelé de mes bibliothèques fin XIX^e a le miroitement d'une eau de lac un soir du mois d'août. En haut, au même moment,

les arbres laissent filtrer le rose d'une carafe de style cranberry. Profession solennelle du couchant? Il fera beau. Une invite à se laisser aller: personne n'écoute, personne ne te lit. De toutes les façons, on ne devrait écrire que sous le prétexte d'essayer un nouveau stylo.

La pluie, le lendemain, s'inscrira pourtant sur le lac comme le tracé changeant, donc impossible à suivre, d'une peinture à numéros. Vingt minutes plus tard, au plus près, le lac éblouit tellement qu'il est difficile d'y lire s'il pleut toujours. Encore plus tard, lac gris et sautillant. Des kilomètres plus loin, à regarder des îles dans la brume sur le Saint-Laurent, le proche se montre le plus lointain: une impression de Seychelles, rêvées – ai-je besoin de vous le redire?

Il y a de ces «réalités», comme la mer, que notre œil échoue à photographier parce qu'elles dépassent l'entendement; on ne s'en souvient – et c'est pareil pour la douleur, la beauté – que par figures de style. Cher Claude Roy, nous sommes toujours loin de la mer¹. Entendez ici l'inévitable Valéry, avec «la mer, la mer...», dont les deux syllabes répétées, en plus de repousser l'horizon *ad infinitum*, claquent comme un drapeau au mât d'une vilégiature maritime.

À marée haute, on comprend «des chemins de la mer». Ces eaux de liberté seraient donc marchables jusqu'à notre salut. Puis, six heures plus tard, le mirage de l'eau se retire pour laisser derrière lui l'indigence, quelques traces de l'insubmersible humain. C'est peine perdue, l'eau n'a rien baptisé. L'été cloche désormais par l'absence de touristes et de chaleur.

Rien ne manque à une montagne mouillée par un fleuve et vers laquelle on s'avance en marchant dans la plaine.

Montagnes du Vermont par temps gris d'octobre: l'ensoleillement, néanmoins, vient des arbres.

Paroi rocheuse enneigée
noir et blanc
épreuve d'argent

Des vacances d'une semaine nous font perdre des points de repère urbains aussi précieux que le jour, l'heure et l'endroit de la cueillette des ordures. Et le voyage immo-

bile, autant que l'autre, recoupe l'essentiel de toute démarche artistique: s'aliéner le connu. «Changer le mal de place», disaient nos parents. La culture commence par nous rendre étranger à nous-même. Elle exige notre repli, pour nous transformer. Comme l'a exprimé Victor Hugo: «Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors.» Ainsi, si voyage il y a, devra-t-il être entouré de longs temps de repos, de désir en amont et de poursuite en aval.

Ce peu d'attrance pour le lointain, je me l'explique en pensant que l'arrière-cour ne m'est pas aussi inconnue que le fond de moi-même. Qu'on ne se trompe pas sur l'intérêt que je prends à ma personne, j'y consens pour mieux laisser l'autre se former en moi: «Autobiographie, dites-vous; peut-être, mais de qui au juste?»

2. Au milieu des objets passeurs

Pour bête, voire anodin, que cela puisse paraître, si l'on veut collectionner la porcelaine, des mains sont nécessaires. «Les mains de beurre» de Christine, dans *Rue Deschambault*, en évitant la catastrophe, conduisent la mère en Italie où elle n'est jamais allée... Je regarde mon Limoges des années vingt, ébahi jusqu'au rêve par les précautions et l'eau salée ou doucement savonneuse qui l'ont porté jusqu'à moi, intrigué par ces très fines tasses qu'une fragilité de cliché m'a tout de même livrées intactes, une vie plus tard. J'ai longtemps cherché pour découvrir que ce goût pour la vaisselle me vient de ma mère: non pas celle d'aujourd'hui, trop près de la mort pour se préoccuper de quelques assiettes, mais la mère de mes dix ans, qui me racontait l'histoire de chaque pièce de verre dépression tendue pour que je l'essuie, une fois par année, lorsqu'elle s'attelait au grand ménage de ses armoires. Hommage lui soit ici rendu, et qu'elle me pardonne...

Lire comme on fait la vaisselle, sans grande adhésion, pour rêver; lire en admettant qu'il faudra recommencer. Le premier voyage de «La route d'Altamont» se présente comme une allégorie de cette (re) lecture. Le non-lieu qu'on y découvre est accessible sans méthode,

par hasard, et c'est pourtant d'y arriver qui donne le goût de tous les départs – et de toute lecture.

En plus d'une esthétique, il existe une éthique de la sédentarité. Le monde devient sourd, il nous laisse seul, sur le quai, avec l'impression de rater le train. Lui répondre en restant plutôt sur son balcon comme le vieillard aperçu l'autre jour et qui adopte d'instinct l'immobilité du sphinx, capable de garder un autre chat sur ses genoux, fasciné par l'inerte et résolvant ses propres énigmes: 1. mimez la mort afin qu'elle vous oublie dans la contemplation de ce que vous aimez; 2. toute frugalité ralentit le processus; 3. l'assentiment au voyage commence avec l'immobilité comme le silence répond à la prière (lisez «poésie», si vous n'aimez pas ce mot).

Qu'est-ce qui mérite de nous voir abandonner pour quinze jours, et le chat, et les violettes africaines? (À bien y réfléchir, un chat vaut autant, pour l'exercice, qu'un voyage outre-mer. Ne considérez que toutes les fois, en quinze jours, où vous vous penchez sur lui pour une caresse!) Les pays du monde équivalent-ils à un monde d'objets familiers? Ces choses ont peut-être fait le voyage; écoutons-les nous en parler, puis nous en écrirons. Les choses, on les remise aux oubliettes, qui continuent d'y penser dans l'entretemps. Songez à toutes ces questions auxquelles seules nos choses sauraient répondre. Nos objets ne contiennent-ils pas la totalité de nos mondes? Cette tasse de porcelaine anglaise des années trente ou quarante, sa translucidité de photophore l'anime au point qu'il me suffit de la voir pour prendre le thé à *Howards End*. Elle vous plaît, je vous l'offre; j'insiste, emportez-la. Je pense encore ici à cette figure d'une nouvelle de Jean Éthier-Blais, «striée au peigne» sur un plat chinois en céladon vert olive, et qui, d'un musée parisien, machine son retour au pays natal:

Pourquoi ne pas tenter l'expérience, fuir? Il se sentait la force mystique d'échapper à l'espace, de retrouver sa liberté, lui, être de méditation, dont toutes les puissances d'immobilité pouvaient se transformer en puissances de mouvement. Il lui vint une idée. Pourquoi ne pas jouer un tour à la gravité, s'amuser à se déplacer, vider les lieux...³

Nos doutes et nos empreintes, comme des traces de l'index de l'apôtre Thomas, ajoutent aux objets un poids d'inertie que leur soustraient nos rêves, télékinésiques. Cette alchimie réclame un grain de notre foi pour atteindre l'œuvre au noir et ainsi libérer la bimbeloterie. Cela pourrait suffire comme but dans la vie: la libération des bibelots.

Surtout que selon un certain Pascal, l'ennui ferait courir l'homme pour lui éviter d'ouvrir sa chambre. Face à mon lit justement, sur lequel je suis couché – la préposition *dans* disposerait moins, ici, au décollage –, Marguerite Yourcenar, avec tout le cachemire de son habituel appareil, se poste tantôt en vigile, à la porte de mes enfers, pour m'empêcher d'y sombrer, tantôt en passeuse des rêves que nous faisons «les yeux ouverts», moi et ce doux fantôme, vers sa France, sa Belgique et son île.

Et puis, une soudaine réminiscence d'un parfum de camisole-de-laine-avec-médailles-contre-la-pneumonie fait se sentir un peu moins seul l'enfant-avec-une-grosse-tête que je suis... comme le «shetland» – encore les îles – inscrit au col de son chandail l'aide à partir:

«La laine des moutons, c'est nous...»

«All we like sheep...»

Le voyage ne vaut qu'en tant que rêve dont la réalisation se raconte. Le *Bescherelle* pourrait se contenter d'en conjuguer le verbe au conditionnel et au passé composé, avec la mention «verbe défectif». Allez relire «Les déserteuses» de Gabrielle Roy pour constater que tout repose sur les mouettes annonciatrices d'un rêve de liberté et le récit de Maman: «Peu à peu nous nous approchions tous de maman pour mieux voir ses yeux qui, avant que ses lèvres les disent, annonçaient les paysages.»

On voyage aussi, paradoxalement, pour mieux coïncider avec sa culture, pour en retrouver les lieux. Utile aux sédentaires habités et aux écrivains, le voyage, sous cette perspective de reconnaissance, se révèle secondaire pour des voyageurs étourdis d'une consommation sitôt livrée à l'oubli. Pour quelques rêveurs, les notes chantées par Monique Leyrac, dont la voix sculpte les parfums d'un poème exotique de Nelligan, comptent plus d'envolées que la vie de nombreux coureurs à la piste des points *air*

miles! Si je ne m'abuse, ce sont des vessies qui valent bien des lanternes. Tout compte fait, on ne voyage pas impunément: les voyages devraient nous épurer un peu moins que l'amour. Le sel de la vie a cette propriété de nous défaire et de nous reconstruire plus haut. Fadeur, fadaise des voyages qui nous laissent le regard inchangé.

J'aime les photos de voyage de mes amis: j'y entre et j'en sors, du fond de mon plumard, sans fatigue ni cors aux pieds. L'inconnu réside au bout d'un regard de myope, plus près que la rue voisine. S'asseoir à côté de la beauté la plus quotidienne – donc étrangère –, avec le rêve qu'elle nous visite, suffit à qui cherche un voyage. Un bonheur mémorable m'est ainsi venu sur une véranda, vers sept heures du soir, au début du mois de juin, par de vieux sorbiers et merisiers bien d'ici; et, comme toutes les fulgurantes félicités, mort-né, il n'en est jamais reparti. J'ai bien dû voyager à cet instant, car voilà que je vous raconte.

1. Claude Roy, *Sais-tu si nous sommes encore loin de la mer?*, Paris, Gallimard, 1983, 125 p.

2. Jacques Brault, *Au fond du jardin*, Montréal, Noroît, 1996, 140 p., [p. 130].

3. Jean Éthier-Blais, «Le Retour au pays natal», *Liberté*, vol. 36, n° 2 (avril 1994), p. 50-67, [p. 60].